

AUX MORTS DES ARMEES
DE CHAMPAGNE 1914-1918



“ Se souvenir
est
un devoir sacré “

DÉCEMBRE 2008

SOMMAIRE

- 2 12-14 septembre 2008 :
La Flamme, de l'Arc de
Triomphe à Navarin
- 3 14 Septembre 2008 :
la cérémonie de Navarin
- 5 11 novembre 2008 :
La Flamme, de Navarin aux
communes de Champagne.
- 5 14 septembre 2008 :
Allocution du colonel Norbert
Méry, président de la Fondation
- 11 Histoire : Un artilleur dans
l'offensive du 26 septembre
1918
- 13 Le Service de santé
- 15 Les aérostiers de la IV^e Armée
Réponse à un lecteur
- 15 Parution récente
- 16 En souvenir d'Hervé BAZIN de
JESSEY

NAVARIN

Bulletin de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne
et de la Fondation du Monument et Ossuaire de Navarin.



M. BUTIN allumant la vasque

Photo Quézin

EDITORIAL

Le souvenir n'a de sens que s'il interroge notre présent et notre avenir.

Ce 90^e anniversaire fut une occasion unique d'évoquer ce souvenir, dans les familles, dans les médias, dans des manifestations de toutes sortes.

La Champagne et l'A.S.M.A.C. ont pris leur part dans ce concert.

Faire venir la Flamme de l'Arc de Triomphe à Navarin fut d'abord une idée pour donner du relief à notre cérémonie annuelle.

Puis le symbole que représente la Flamme s'est imposé, formidable symbole puisqu'une flamme, plus que tout monument, tout écrit, signifie la chaleur, la vie, donc l'avenir. Il fallait qu'elle vienne à la rencontre de toute la population et pas seulement des habitués de nos cérémonies.

Ainsi, la Flamme fut reçue et veillée à Suippes, fut portée de mains en mains par une grande variété de groupes jusqu'à Navarin, fut au centre de notre célébration de ce 90^e anniversaire, le 14 septembre, fut accueillie enfin le 11 novembre par la population de cinquante-trois communes de la Marne et des Ardennes.

Autant d'occasions de répéter le message :

- **se souvenir des héros d'hier** et de l'enfer qu'ils vécurent,
- **remercier les hommes qui firent naître la paix** parmi nos peuples qui furent acharnés à se détruire,
- **poursuivre aujourd'hui et demain dans cette voie de la paix.**

L'année 2008 s'achève.

Merci à tous ceux qui, avec la même foi en l'avenir, ont cherché à rendre le souvenir vivant : expositions et conférences, pèlerinages sur les lieux de combat, évocations historiques, œuvres d'art contemporaines confrontées aux lieux de mémoire...

Et, dans ce bulletin, un merci particulièrement chaleureux à tous ceux qui, avec l'ASMAC, ont donné corps à cette idée de la **Flamme en Champagne**. L'ASMAC peut être fière de ce qu'ils firent.

Général Xavier Gouraud

LES CEREMONIES DU 90^e ANNIVERSAIRE

12-14 septembre 2008 :

La Flamme, de l'Arc de Triomphe à Navarin

La Flamme qui brûle sous l'Arc de Triomphe depuis le 11 novembre 1923 est, en France, le symbole du souvenir de la guerre de 14-18 et l'A.S.M.A.C. se souvient que le **Général Henri Gouraud fut alors élu par acclamations premier président du Comité de la Flamme sous l'Arc de Triomphe.**

L'idée avait été lancée d'amener la Flamme en Champagne pour le 90^e anniversaire de la victoire de 1918 et de la confier, pour un temps, à cette région encore marquée par quatre années de guerre. A Paris, le Comité de la Flamme donna son accord.

Le 12 septembre, juste avant le ravivage quotidien, le général Bougerol, vice-président du Comité de la Flamme, remettait au général Xavier Gouraud la lampe-tempête qu'il venait d'allumer à la Flamme de la Dalle Sacrée.

Le 13 septembre à 15h, celle-ci arrivait à Suippes, à la résidence "Pierre Simon", toujours protégée dans une lampe-tempête ; c'est devant les pensionnaires réunis dans le foyer qu'était allumé un flambeau. Monsieur Jean-Eric Prételat, président d'honneur de la Fondation du Monument de Navarin, entouré de membres de l'ASMAC, portait ce flambeau, à pied, jusqu'à la place centrale de Suippes. Sur les marches de l'hôtel de ville, le général X. Gouraud confiait la Flamme à M. Jean Huguin, maire de Suippes, toute la nuit et jusqu'au matin, des volontaires parmi les anciens combattants et les pompiers veillèrent la vasque allumée.

Le lendemain dimanche, la Flamme était portée à pied par 20 équipes se relayant sur les 10 kilomètres séparant Suippes de Navarin. Dans leur extrême diversité, ces 20 équipes représentaient bien toute la variété des Champenois et des familles attachés au souvenir des combattants : vous en jugerez à la lecture des listes ci-contre.

A 8h, devant les premières équipes et nombre de Suippas, le général X. Gouraud remettait le flambeau au maire de Suippes, et le conseil municipal portait la Flamme jusqu'aux dernières maisons, sur la route de Navarin.

Puis le relais s'amorçait, parfaitement organisé, de 500 m en 500 m. Parfois le rythme était rapide, avec des équipes homogènes : les 3 groupes successifs des Jeunes Pompiers de Suippes, l'équipe du Centre d'Entraînement des Brigades de Mourmelon en treillis de parade... Plus loin, les tenues étaient plus variées lorsque le flambeau fut confié à un "tirailleur sénégalais", à une infirmière et à quelques "poilus" de l'Association historique "le Miroir".

C'est sur la seconde partie du trajet que les enfants et les jeunes de Souain, et ceux des écoles de Sommepey devaient porter le flambeau. Le soleil était devenu plus vif et la fraîcheur moins pénétrante. Pour toutes ces raisons, les parents étaient nombreux et c'était la foule devant la mairie de Souain, lorsque ces équipes se rassemblèrent pour recevoir leurs consignes et le "tee-shirt" orné de la Flamme et de la silhouette de Navarin.

La Flamme continuait sa marche : pas rapide ou petite foulée des associations sportives, pas de promenade des enfants, des jeunes, pas plus grave des familles évoquant le souvenir d'un aïeul, pas décidé des Anciens Combattants qui prirent l'ultime relais. Mais pour tous, un moment exceptionnel où la Flamme du Soldat Inconnu qui brûle depuis 85 ans au nom de tant de soldats morts pour la France était confiée aux mains de quelques-uns.

L'émotion était palpable lorsqu'à 10 heures, les Anciens Combattants, arrivés au sommet de la crête de Navarin, confièrent la Flamme à notre ami, Lucien Butin. Celui-ci, tenant un enfant par la main, escorté de six de ses compagnons et six autres enfants, s'avança dans l'allée tracée au milieu des nombreux pèlerins et embrasa la vasque placée sur le front des trou-

LES GROUPES PORTEURS DE LA FLAMME :

- Le Conseil municipal de Suippes,
- Les Anciens Combattants de la Suippe,
- Les Jeunes Pompiers de Suippes,
- Le Club Sportif et Artistique de la Garnison de Suippes,
- Le Centre d'Entraînement des Brigades (camp de Mourmelon),
- Les Archers de la Suippe,
- Les pompiers de Sainte Marie à Py,
- La jeunesse de Souain-Perthes les Hurlus (12 à 15 ans),
- Les enfants de Souain-Perthes les Hurlus (CM1 et CM2),
- La paroisse de la Suippe,
- Le Football Club de Sommepey-Tahure,
- L'école publique de Sommepey-Tahure,
- L'école privée de Sommepey -Tahure,
- L'Association historique "le Miroir",
- L'Association du Souvenir de Sommepey-Tahure,
- L'Association Familles Rurales de Sommepey-Tahure.



Le général Xavier Gouraud s'apprêtant à confier la flamme au Maire de Suippes et à son conseil municipal

Photo Guyot

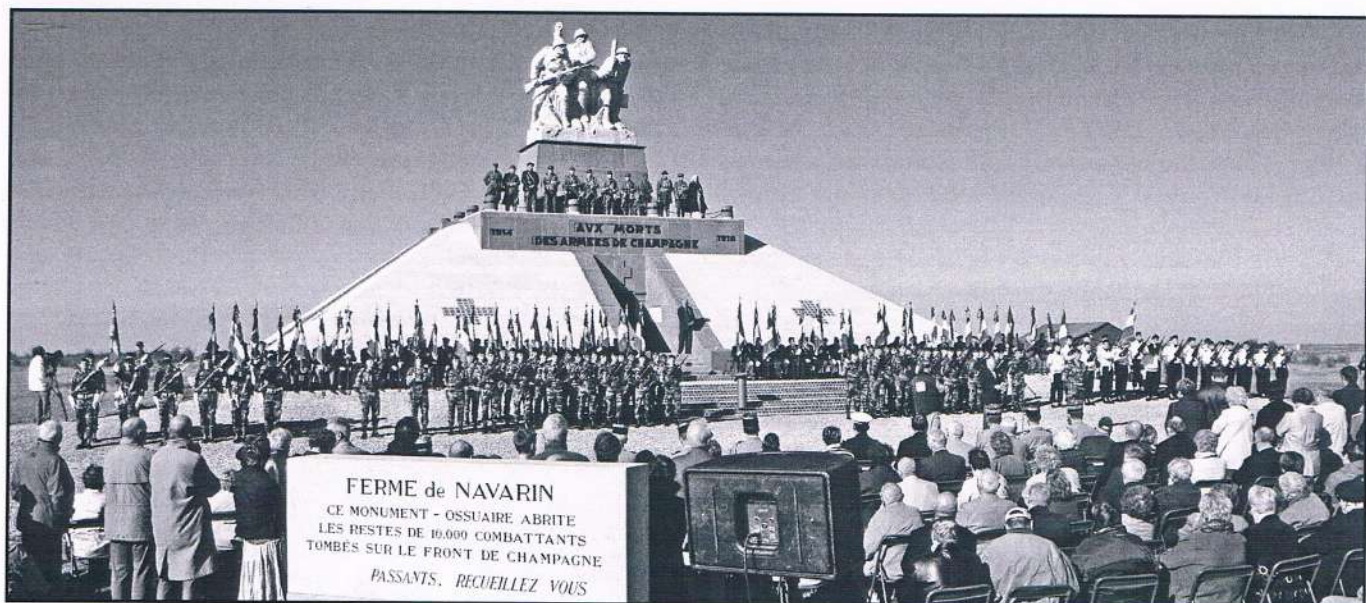
LES FAMILLES PORTEUSES DE LA FLAMME :

- Les familles Hubert et Leclère, de Souain, en mémoire du soldat Albert Hubert, 306^e RI, MplF en 1916 au Mort-Homme,
- La famille Guillard, de Sommepey-Tahure, en mémoire du soldat Henri Guillard, 106^e RI, MplF à Souain en 1915, et du soldat René Guillard, 76^e RI, MplF à Amiens en 1916,
- M. Jean-Claude Goltl, de Moulin les Metz, en mémoire de son aïeul MplF,
- Mme Séverine Boitel, de Suippes, en mémoire de son aïeul MplF,
- Mme Elizon-Scheurer, de St Quay Portrieux, en mémoire du soldat Paul Elizon, MplF à Massiges en 1915,
- M. Arnaud Fiocret, du Val d'Oise, en mémoire de son aïeul MplF,
- M. Pierre de Bernières, de Paris, et son petit-fils, en mémoire du soldat Pierre de Bernières, du 171^e RI, MplF en 1915 à la Ferme de Navarin.



Trois générations réunies

14 Septembre 2008 : la cérémonie de Navarin



Cérémonie au monument

Sous un ciel d'un bleu limpide et sous un soleil magnifique, face au monument qui a retrouvé ses couleurs d'origine, plus de 500 personnes et soixante-dix porte-drapeau attendent la Flamme.

... A 10 heures retentit la sonnerie du "Garde à vous" suivie du "Présentez armes". Les mains claquent sur les armes et le colonel Nimser commandant le 501^e-503^e RCC salue les autorités que vient d'accueillir le président de la Fondation. Avec lui, elles vont saluer les étendards. La fanfare des Chars de Combat sonne "A l'étendard", l'Union Musicale de Suippes enchaîne avec le refrain de la Marseillaise.

Le Général Bras commandant la 1^e Brigade Mécanisée passe la revue des troupes : fanfare du 501^e-503^e RCC, étendards des deux régiments, un escadron portant la coiffure de tradition, le petit béret rond orné du heaume et des canons croi-

sés. Aux treillis camouflés succèdent les calots, chemisettes bleu clair et pantalons bleu foncé de l'Armée de l'Air ; le général salue le drapeau de la Base Aérienne 112 de Reims et le détachement d'aviateurs. La revue se poursuit avec les Jeunes Sapeurs Pompiers et la musique de Suippes ; tous se présentent avec une rigueur militaire. Le dispositif est complété par les "Poilus et Sammies" de l'Association "Le Miroir" qui, au pied des trois statues de pierre, évoquent les combattants de septembre 1918.

Le décor est en place pour le moment solennel qui va se produire.

Arrivant de Suippes, portée par M. Lucien Butin, de la Fédération Nationale des Anciens Combattants Volontaires, escorté de six Anciens Combattants, tenant chacun un enfant

par la main, la Flamme achève sa dernière étape. Avec recueillement, M. L. Butin incline le flambeau et allume la vasque placée sur le front des troupes. A cet instant, la Flamme sacrée s'élève sur le front de Champagne en souvenir de tous ceux qui pendant quatre ans y sont tombés.

Vient le temps des discours. Le colonel Méry, président de la Fondation du Monument, rappelle les circonstances de la restauration du monument (voir page 5) et remercie ceux qui l'ont rendue possible. Le général Xavier Gouraud lui succède pour retracer l'offensive du 26 septembre 1918, rappelant la part capitale qu'y ont pris les équipages des chars d'assaut et de l'aviation (cf les bulletins de janv. et juin 2008) et insister sur le symbole de la Flamme. Enfin Monsieur Gérard Moisselin, préfet de la Marne, engage l'assistance au recueillement, dans un regard vers le passé et une réflexion sur l'avenir.

Puis les autorités déposent des fleurs au pied du monument, en même temps qu'un jeune pompier apporte le bouquet largué par le biplan piloté par M. et Mme Maigrot qui a survolé le monument en souvenir des aviateurs "tombés en plein ciel de gloire".

Après un dernier "présentez armes", entraînées par la fanfare, les troupes quittent le dispositif en défilant dans un ordre parfait. Pendant que l'Union Musicale de Suippes dirigée brillamment par M. Bouverot offre une aubade, l'autel est mis en place devant l'entrée du monument et la chorale de la paroisse de la Suippe se rassemble pour animer la Sainte Messe que va célébrer Monseigneur Louis, évêque de Châlons. Merci Monseigneur d'avoir su concilier votre présence à Navarin avec la visite du Pape en France.

A l'issue de la messe, l'association " Le Miroir " forme une haie



Photo Quézin

Cérémonie au Blanc Mont

d'honneur pour saluer la Flamme lorsqu'elle pénètre dans la chapelle du monument où elle va brûler jusqu'au 11 novembre.

Après la cérémonie de Navarin, les autorités, les porte-drapeau et de nombreux pèlerins se rendent au Blanc Mont où le Général X. Gouraud dépose, au nom de l'ASMAG, une gerbe au pied du mémorial érigé à la mémoire des combattants des 2^e, 36^e, 42^e et 93^e Divisions US qui ont combattu en 1918 au sein de la IV^{ème} Armée. A défaut de détachement militaire américain (absence unanimement regrettée), étaient présents, disposés en haie d'honneur, les "Poilus et Sammies" de l'Association "Le Miroir" et les "GI" d'une association ardennaise, avec Jeeps et Dodge 4x4. L'Union musicale de Suippes exécutait avec maestria sonneries et hymnes et clôturait cette courte mais émouvante cérémonie par une " Marche du Souvenir "

A l'issue, plus de deux cents convives étaient accueillis dans la salle à manger du 40^e R.A. à Suippes pour un excellent et sympathique repas.

Extraits du discours de M. Gérard Moisselin, préfet de la Marne :

Le "devoir de mémoire" nous engage au recueillement, dans une double dimension... Celle du retour en arrière : mesurer l'immensité du sacrifice consenti par nos grands-parents portés par le patriotisme et l'affection pour les leurs, qui les conduisaient à accepter les pires épreuves, pour en épargner de pareilles à leur descendance. Celle des enseignements utiles à l'exercice de nos responsabilités contemporaines : volonté positive de construire la paix, détermination à défendre nos valeurs et à refuser l'intolérable.

Extraits de l'homélie de Monseigneur Gilbert Louis, évêque de Châlons en Champagne :

Mgr Louis met en rapport le 90^e anniversaire de 1918 et la croix du Christ, que célèbre la messe de ce 14 septembre. Regarder "l'horreur de la croix,... le mal qu'est la guerre"... c'est regarder le mal qui est dans l'homme. "Dans une société où les individus se disent si facilement victimes des autres ou de la fatalité, il n'est pas simple d'admettre que nous sommes aussi responsables de ce que nous faisons et de la manière dont nous conduisons notre vie. La compréhension des autres, le respect des autres, l'ouverture à d'autres mentalités et à d'autres cultures, la maîtrise de nos instincts et de la violence qui nous anime, le choix prioritaire de la conciliation pour régler nos conflits, la volonté de paix dans nos relations les plus ordinaires aux autres, tout cela ne relève pas de l'inné, de l'acquis naturel. Devenir humain, cela s'apprend, cela passe par l'éducation, cela exigera toujours un dépassement de soi". Et Mgr Louis termine en citant Benoît XVI : "Seuls la réconciliation et le pardon réciproque peuvent ouvrir à une paix véritable".

11 novembre 2008 : La Flamme, de Navarin aux communes de Champagne.

Conservée dans le monument de Navarin, la Flamme y attendait le 11 novembre pour être confiée aux communes de Champagne qui, en ce jour de 90^e anniversaire, avaient demandé qu'elle soit au centre de leurs cérémonies du souvenir.

Cinquante-trois communes, de la Marne et des Ardennes, se firent connaître pour participer à cette ultime étape.

Certaines, dont les cérémonies ont lieu le 10 au soir, ou commencent tôt le 11, viennent chercher la Flamme le lundi 10 novembre après-midi. Toutes les autres envoient leurs délégués à Navarin le 11 matin.

Après les pluies diluviennes de la nuit, le ciel s'est dégagé. Devant le monument arrivent des maires, des conseillers municipaux, des anciens combattants. Des jeunes les accompagnent parfois ainsi ces quatre représentants du Conseil Municipal des Enfants de Sarry.

A 9h, portée par un jeune pompier de Suippes encadré par ses camarades formant une haie d'honneur, la Flamme sort du monument et le général X. Gouraud prononce quelques

mots pour rappeler le symbole qu'elle représente. Mais, aujourd'hui, l'essentiel n'est pas à Navarin, il est dans chacune de ces cinquante trois communes, avec la population rassemblée.

Sur le terre-plein, chacun regarde cette Flamme surgie du monument quand, jaillissant des clairons de l'Union Musicale de Suippes, les notes du "Cessez le feu" retentissent aux quatre points cardinaux. Puis la sonnerie "Aux Morts" s'élève, un silence ... C'est tout.

Chaque délégation reçoit la Flamme et repart vers sa commune.

La Flamme est transmise. Dans le monument, la vasque s'éteint...

Pendant deux mois complets, la Flamme a été confiée à l'A.S.M.A.C. avec la mission de la faire mieux connaître et de la mettre à l'honneur. De nombreux membres de l'association, de nombreux Champenois se sont engagés pour que cette mission soit remplie.

Tous peuvent en être fiers.

COMMUNES AYANT REÇU LA FLAMME			
MARNE :			
Aubérive	Givry en Argonne	Poit	Saint Hilaire le Grand
Binarville	Jonchery sur Suppe	Pontfaverger-Morouvilliers	Saint Hilaire le Petit
Bouzy	La Chapelle	Reims	Saint Jean sur Moivre
Bouzy	L'Epine	Saint Thomas en Argonne	Sainte Marie à Py
Châlons en Champagne	Le Fresnoy sur Moivre	Sarri	Saint Memmie
Coupéville	Louvois	Servon Melécourt	Suippes
Courtillet	Marson	Somme Suippe	Tilloy et Bellay
Dampierre sur Moivre	Minaucourt-Mesnil les Hurles	Somme Vesle	Vadenay
Fagnières	Moivres	Sommepey-Tahure	Vienne la Ville
Flamme	Mourmelon le Grand	Souain-Perthes les Hurles	Vienne le Château
Francheville			
ARDENNES :			
Ayfeld	Letfincourt	Monthois	Sochaull
Bergincourt	Machault	Saint Pierre à Arnes	Semide
Le Châtelet sur Reims	Menn Amelies	Savigny sur Aisne	Vouziers

14 septembre 2008 : Allocution du colonel Norbert Méry, président de la Fondation.

Pour remercier tous ceux qui ont contribué, tant par leur travail que par leurs subventions et leurs dons, à la magnifique restauration du monument, la Rédaction a tenu à reproduire l'allocution du colonel Méry qui récapitule l'histoire du monument et des récents travaux. Il présente également l'œuvre de M. Christian Lapie, sculpteur, surgie à côté du monument pour une exposition temporaire.

Il n'est pas habituel que le Président de la Fondation prenne la parole lors de la cérémonie annuelle. Mais en ma qualité de " maître des lieux " je n'ai pu résister à l'envie de vous dire combien je suis heureux de vous accueillir sur un site de Navarin qui a changé quelque peu d'aspect et de faire à ce sujet quelques commentaires.

La guerre terminée, les anciens de la IV^{ème} Armée du géné-

ral Gouraud, sous l'impulsion de leur Chef, décident d'ériger un monument à la gloire des Morts des Armées de Champagne, digne de leur sacrifice. Un comité est créé, une souscription publique est ouverte, les dons affluent, de France, d'Outre-mer et d'Amérique. La première pierre est posée le 4 novembre 1923 non loin de l'emplacement de l'ancienne ferme de Navarin anéantie, sur cette ligne de crête

tant de fois disputée, en bordure de la route de Sedan, axe privilégié des grandes offensives en Champagne de 1915 à 1918. L'inauguration a lieu le 28 septembre 1924, au milieu d'une foule de dix mille personnes, sous la présidence du maréchal Joffre. **Le monument se dressait, majestueux, au milieu des tranchées, des sapes et entonnoirs encore visibles aujourd'hui.**

C'était l'époque où se posait le problème des sépultures des soldats morts au combat, enterrés le plus souvent à la hâte dans des cimetières de circonstance, voire sur place dans de simples tranchées. Nombreux étaient les corps qui n'avaient pu être identifiés. Il avait été décidé de créer des nécropoles nationales regroupant tous ces restes mortels en tombes individuelles normalisées ou en ossuaires. Devant l'ampleur des besoins et la nécessité d'agir vite, le Ministère des pensions,



"La terre dévoreuse", oeuvre de M. LAPIE

chargé de leur réalisation, demande au comité s'il lui était possible d'aménager le Monument pour recueillir les ossements. Des cuves funéraires furent alors construites dans la crypte et s'emplirent peu à peu jusque vers les années trente. **Ainsi le Monument, à vocation initialement commémorative, était-il devenu une imposante nécropole abritant les restes de dix mille soldats.**

Il devenait alors nécessaire de donner à cette œuvre une base juridique stable et officielle pour la pérenniser. Une **fondation privée, reconnue d'utilité publique**, dénommée Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin était créée par décret signé par Albert Lebrun, Président de la République, en date du 16 mai 1933. Elle avait pour but d'assurer la **garde et l'entretien de l'édifice.**

Depuis cette date les responsables de la Fondation, fidèles à la mission reçue, ont fait procéder à de nombreuses remises en état rendues nécessaires par le vieillissement des structures en béton et l'agression des intempéries. L'avant-dernière remonte à une dizaine d'années. Malgré tous les soins apportés, le problème de l'étanchéité de la plate-forme supérieure n'avait pas été résolu de manière satisfaisante et des désordres récurrents ne cessaient d'apparaître. Un programme de rénovation profonde s'imposait alors en procédant par étapes cohérentes. Mais pour cela les fonds propres de la Fondation, joints à ceux apportés généreusement et systématiquement par l'Association, ne suffisaient pas : **il était**

nécessaire de demander l'aide de l'Etat et des collectivités territoriales avec pour objectif la remise en état complète du Monument pour la cérémonie du 14 septembre 2008.

C'est donc grâce aux subventions accordées par le Ministère de la Défense, le ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional de Champagne-Ardenne et le Conseil général de la Marne, ainsi qu'à l'apport providentiel du legs Chevallier que cet objectif a pu être atteint. **Le résultat est là, devant nous.**

Parallèlement, en cette année de commémoration de l'armistice de 1918, l'Office régional culturel de Champagne-Ardenne organise une série d'expositions intitulées "Champs de Mémoire". C'est pourquoi le site de Navarin s'orne de la présence d'une œuvre contemporaine conçue par Monsieur Christian Lapie, artiste dont l'atelier se trouve à Val de Vesle-Courmelais. Je laisse à chacun d'apprécier comme il lui convient cette sculpture. Permettez-moi cependant de vous confier mes impressions...

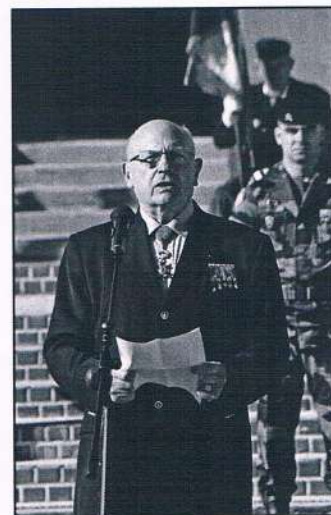
En découvrant l'œuvre j'ai éprouvé une certaine émotion et presque aussitôt me sont venues à l'esprit les paroles célèbres clamées par Péricard : "Debout les morts !" Et je voyais alors ces soldats disparus dans la tourmente et la fournaise des combats ressurgissant soudain et se tenant droits, stigmatisés, transfigurés, grandis, venus nous interpeller "Souvenez-vous !" et nous inviter dans un monde où subsistent toujours des menaces, à regarder plus loin, à être vigilants et, s'il le fallait, comme eux ont su le faire : "Faire face et ne pas subir."

Je parcourais ensuite par la pensée, en une sorte de pèlerinage, l'ancien front de Champagne parsemé de tant de cimetières militaires, une vingtaine de Sillery à Minaucourt, de La Cheppe à Orfeuil, dans lesquels reposent les corps de plus de cent mille soldats et sur lesquels, "telle une sentinelle avancée, semble veiller le Monument de Navarin".

O Morts des Armées de Champagne, c'est à vous tous que nous venons en ce jour rendre un hommage solennel, **devant Votre Monument** qui, dans sa splendeur retrouvée, rayonne à nouveau de **Votre Gloire** et demeure toujours digne de **Votre Sacrifice !**

Au nom de la Fondation, de l'équipe de bénévoles fidèles et dévoués qui m'ont accompagné dans cette œuvre de restauration, je remercie les autorités dispensatrices des fonds publics, les donateurs, des plus généreux aux plus modestes, sans oublier les entreprises dont les personnels ont apporté, dans l'exécution de leur tâche, un zèle et un soin tout particulier.

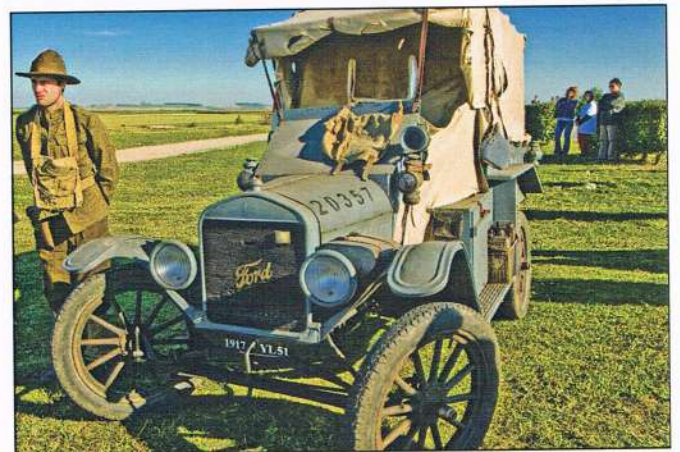
Merci à vous tous, qui avez manifesté de manière concrète, votre fidèle engagement au **Devoir sacré du Souvenir.**

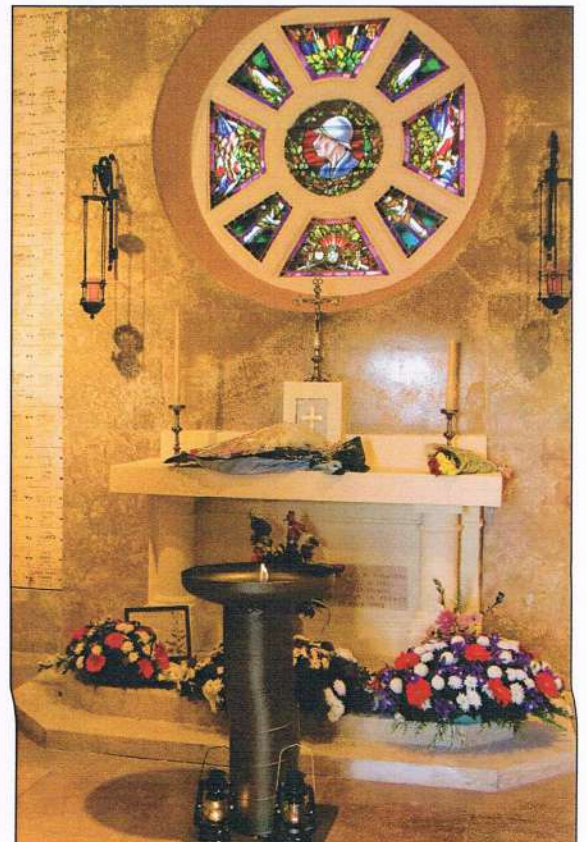
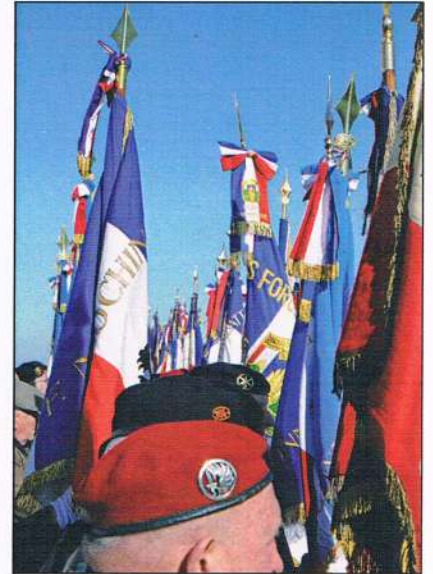
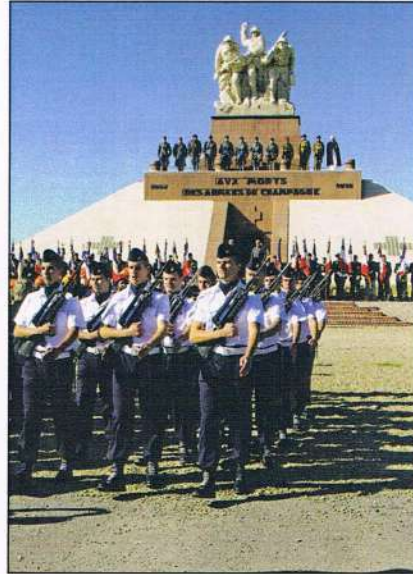
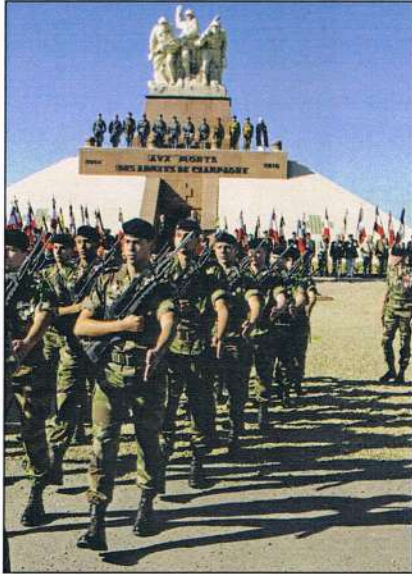


Allocution du Colonel Méry

14 septembre 2008. De Suippes à Navarin ...



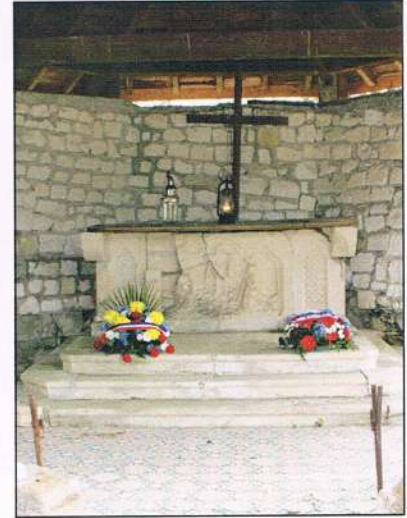




14 septembre au Blanc-Mont



Cérémonie du 11 novembre. De Navarin à Tahure ...



HISTOIRE

UN ARTILLEUR DANS L'OFFENSIVE DU 26 SEPTEMBRE 1918.

Extrait des lettres de l'Aspirant Henri Le Grontec.

L'aspirant Henri Le Grontec s'est engagé à 18 ans en août 1916. Admis à l'école d'artillerie de Fontainebleau en février 1918, il en sort aspirant en juin. Il est affecté au 17ème RA. Ce régiment appartient à la 3^e DI qui avait déjà combattu fin 1914 en Argonne et en 1915 dans la région de Beauséjour. Il arrive en Champagne en septembre 1918.

Avec enthousiasme, avec étonnement, avec émotion, l'aspirant H. Le Grontec décrit une nouvelle guerre, dans le mouvement en avant, avec la libération des territoires rêvée depuis quatre ans, avec la délivrance d'une population perdue.

Nous remercions M. Philippe Le Grontec de nous avoir confié la correspondance de son père.



Henri Le Grontec

16 septembre 1918 :

Nous sommes retournés en position depuis hier. Nous sommes dans un petit boqueteau de sapins sur un bord du camp de Châlons. Il fait très froid. Nous sommes logés dans une baraque Adrian. C'est la 1ère fois que nous sommes à peu près bien logés en position et que les chevaux sont abrités.

22 septembre :

Nous sommes allés reconnaître une position de batterie où nous allons sans doute nous établir bientôt. C'est dans l'endroit le plus affreux qu'on puisse imaginer. Quelle vision de guerre ! Des bois de sapins déchiquetés, aux arbres raccommodés avec du fil de fer (camouflage). Le terrain est retourné par les abris, les tranchées, les obus. On y travaille depuis 1914 !

23 septembre :

Nous sommes toujours dans notre bois. Il a plu toute la journée. L'aumônier du groupe a dit la messe sous les toiles de tente qui forment notre salle à manger ... Enfin nous espérons le beau temps en vue des opérations que nous projetons (secret)...

29 septembre :

Un petit mot seulement. Nous sommes en pleine offensive. Traversé hier Tahure où nous avons sacrifié 100 000 hommes en 1915. Il faut avoir passé ici pour se douter de l'horreur de ces régions écrasées par 4 ans de guerre. J'ai couché cette nuit dans une sape boche* sur un lit boche. J'ai eu un cheval tué, un cheval blessé et un homme blessé à côté de moi. J'ai eu l'honneur de maintenir ma batterie sous le feu et de ramener les servants à leurs pièces. Personne ne m'en récompensera d'ailleurs car les officiers étaient dans le fond d'une sape.

1^{er} octobre :

Plus d'obus, ni boches, ni français. Nous avons couché cette nuit dans un trou creusé dans la paroi du talus. Nous sommes dans un pays que les boches occupaient depuis 1914. Ils ont organisé des campements de premier repos épatants au camp dit de Paderborn. Il est formé de petites maisons en ciment en nombre infini où les hommes étaient logés par 2 ou 4 tout au plus ; à contre-pente d'un ravin riant, au milieu d'arbustes, se dressent les maisons des officiers. La "maison du soldat" où se trouvent salle de théâtre, bibliothèque formidable, piano, restaurant ... le tout orné de peintures fraîches, meublé de tables et de bancs en bois blanc, tout parfaitement propre. Au milieu de ce coin que les villas rendent charmant, une fontaine en ciment où l'eau coule éternellement. L'eau circule partout et tout est éclairé à l'électricité. Un peu à l'extérieur du camp se trouvent d'immenses étables où étaient des vaches qu'ils ont enlevées. Les murs de ces étables sont tapissés de cases à lapins.

Toutes ces maisons sont pleines de casques, de sacs, d'armes que les Boches en fuite ont abandonnés. Si je me mettais à vouloir emporter des souvenirs !! J'ai farfouillé là-dedans hier en attendant que l'infanterie ait atteint ses objectifs d'attaque. Je n'ai gardé qu'une lampe électrique de poche qui marche à la perfection. J'ai également dégotté auprès d'une pièce de 150 boche une pince-débouchoir. Les poilus sont chargés de casques, sacs, fusils, bidons boches, qu'ils comptent emmener chez eux en permission. Nous avons fait 5 positions en 4 jours. Nous n'en pouvons plus. Quel métier ! Enfin nous avons avancé de quantité de kilomètres et pris un matériel énorme. Jusqu'ici, ma batterie l'a échappé belle. Peu de pertes. En revanche, la 5ème batterie a trinqué fortement. ... Nous ne savons pas quand cela va finir, le boche réagit de plus en plus fortement et en a assez de nous voir avancer...

8 octobre :

Nous sommes depuis 3 jours sur la même position. Les Boches trouvent sans doute que nous avons assez avancé car ils opposent à nos attaques une résistance farouche. Ils ont reçu des renforts. Enfin, nous leur avons pris un bon morceau. ...

Je vous écris sur l'herbe au sommet de la cote 145 (c'est d'ailleurs idiot car c'est souvent sonné) mais il y a une vue épataante. Je suis assis sur le bord d'un trou creusé par nos fantassins qui ont attaqué il y a 3 jours. Devant moi, j'aperçois un patelin complètement en ruines, puis des collines à perte de vue. Bon, voilà 4 rossards d'avions qui survolent la batterie. Les mitrailleuses crépitent partout et les gros explosifs fusants s'entrouvrent au dessus de moi. Ces chameaux-là sont venus hier mitrailler nos pièces...

9 octobre :

Nous sommes stabilisés depuis quelques jours dans le même coin. Le Boche ne veut plus nous voir avancer et il réagit fortement. Le "secteur" réapparaît avec tranchées, etc. Les lignes sont continuellement bombardées et les arrières aussi. On parlait d'armistice mais je crois que ça ne gaze pas. L'infanterie de ma division qui avait été relevée pendant quelques jours, vient de remonter en ligne. Elle trouve cela un peu violent, car elle a fourni un effort formidable, puisqu'elle a pris Perthes, Mesnil les Hurlus, Tahure, etc, avançant de 12 kilomètres, faisant 2000 prisonniers et capturant quantité de canons et de mitrailleuses. Cela n'a malheureusement pas été sans pertes.



Photo ECPA

Pièce de 75 en déplacement

12 octobre :

Nous sommes à la poursuite du Boche qui fiche le camp à toute allure. Nous avons avancé de plus de 20 kilomètres. Nous venons de traverser un village que vous verrez dans le communiqué, Contreuve. Nous sommes vannés car voilà 15 jours que nous changeons presque tous les jours de position. Jusqu'ici le temps a été superbe, heureusement, car toutes les nuits, nous couchons dehors. Pendant les premiers jours, nous avions d'anciens abris boches. Mais maintenant plus rien...

Les Boches nous ont tenus quelque temps en haleine malgré nos marmitages terribles. Nous avons attaqué huit fois. Les Boches ont eu des pertes énormes. Mais ils ont tenu jusqu'à ce qu'ils aient dégagé tous leurs arrières, et ils ont tout enlevé. Les chemins sont jonchés de chevaux tués, d'hommes morts et de voitures en marmelade. La nuit, on voit des incendies partout. Hier soir, nous sommes arrivés sur une crête d'où l'on domine une plaine immense. C'était magnifique et horrible comme spectacle : brasiers énormes, fumées épaisses, lueurs rouges. Nous sommes en position d'attente, voitures attelées, et nous allons bientôt repartir en avant derrière l'infanterie.

13 octobre :

Hier, nous avons fait notre dernière étape, non pas parce que les Boches nous arrêtent, mais parce que nous sommes relevés. Il était temps après la titanique besogne que nous venons de faire, hommes et chevaux n'en peuvent plus. Heureusement, nous avons eu quelques compensations. La satisfaction d'abord d'avoir chassé le Boche de 30 km de territoire. Mais hier, l'enthousiasme a été porté à son comble, car nous avons délivré 3000 civils qui étaient aux mains des Boches depuis 1914. Les malheureux font peine à voir ; ils ont souffert au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Une vieille femme m'a dit qu'on la faisait travailler toute la journée à décharger des cailloux d'un chaland. Les Boches leur donnaient un jour par semaine pour travailler pour eux, mais s'ils faisaient quelque chose, les Boches le leur chipaient. Ils ont des mines effroyables ; travail acharné, nourriture dérisoire. Tous ces cadavres ambulants nous ont cependant accueillis avec enthousiasme et une joie indicible. C'était émotionnant au possible. Ils ont une haine du Boche que nos soldats n'ont pas ...

Quand on a vu cela, cela donne à réfléchir et il faudrait envoyer beaucoup de Français voir cela. Enfin, nous foutons le camp vers l'arrière, ça va être dur, car il y a une mauvaise zone à traverser ; mais une fois cette zone passée, quel soupir ! Enfin je pourrai dire que j'ai vu la vraie guerre, guerre en rase campagne, celle de nos vieilles théories et la seule vraie guerre. J'ai de la veine de m'en être tiré.

24 octobre :

Voici 8 jours que nous sommes en étapes... Le 28, nous aurons fait près de 300 km. Quel effort demandé à des hommes et à des chevaux qui se sont battus pendant 20 jours. Espérons que le terme de cette promenade sera un bon repos en Lorraine.

**Boche : ce terme, aux origines incertaines (tribus Alboches de la conquête d'Afrique du Nord, dialecte provençal ou argot parisien ?) est antérieur à la Grande Guerre. Son usage, répandu par la presse dès 1914 et porteur alors d'une connotation haineuse, se banalise, si bien qu'en 1918, Boche est le synonyme quasi officiel d'Allemand, sans valeur péjorative affirmée.*

LE SERVICE DE SANTÉ PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE LORS DES BATAILLES DE CHAMPAGNE

par le Médecin en chef (cr) Jean-Jacques FERRANDIS

Conservateur honoraire du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce

Secrétaire général de la Société Française d'Histoire de la Médecine

Avec 11.000 morts entre 1914 et 1918, le service santé vient aussitôt après l'infanterie en pourcentage de perte. La guerre de 1914-1918, a fait dans les armées françaises : 1 400 000 morts, 3 500 000 blessés parmi lesquels 500 000 le furent au visage, 1 100 000 devinrent invalides permanents, 56 000 durent subir une amputation et 65 000 étaient des mutilés fonctionnels.

Le désastre sanitaire. Comme on le sait, au lieu d'atteindre rapidement la ligne bleue des Vosges, les troupes françaises furent stoppées et durent même battre en retraite. La défense victorieuse sur la Marne, évita de justesse la capitulation. Depuis 1912, le général en chef, Joffre, avait décidé de l'offensive à outrance, qui ne pouvait en aucun cas être retardée par des formations lourdes et peu mobiles, comme celles du Service de santé. Le général Desmazes dans son ouvrage *"Joffre, la victoire du caractère"*, a écrit : *"Cette doctrine de l'offensive à outrance, eut des conséquences inattendues sur le plan matériel. Dès l'instant que l'on ne devait faire qu'une rapide guerre de mouvement, il ne pouvait y avoir que des inconvénients à s'encombrer d'impedimenta. Donc le moins de mitrailleuses possible pour l'infanterie et peu ou pas d'artillerie lourde en campagne."* Se fondant sur les résultats statistiques de la guerre Russo-japonaise (1905) et des guerres Balkaniques (1912 et 1913), les stratèges des états-majors pensaient que la majorité des blessures de la guerre à venir seraient dues aux balles de fusil, de petits calibres, causant très peu d'infections. Le traitement chirurgical devait donc être très succinct à l'Avant, les plaies seraient seulement désinfectées à la teinture d'iode et "emballées" avec des pansements rapides. Seuls les blessés très graves mais certainement peu nombreux seraient gardés sur le front. "Le rôle du chirurgien au front devait se borner à discerner les cas ayant besoin d'être pansés de ceux ayant besoin d'être opérés", 85% d'entre eux seraient évacués rapidement vers les hôpitaux situés loin du front, où un traitement chirurgical idéal serait réalisé par des équipes expérimentées et dotées des derniers progrès de la technique !

Les personnels du Service de santé étaient peu instruits sur leurs emplois en temps de guerre. Au début août 1914, les 10 490 médecins, étaient composés de 1 495 médecins d'active et de 8 995 médecins civils mobilisés, lesquels avaient préféré rester sous-officiers ou médecin auxiliaires, afin d'éviter les périodes d'instruction, trop nombreuses à leurs yeux. En effet, les sous-officiers devaient effectuer uniquement deux périodes de 41 jours alors que les officiers médecins étaient astreints à une période tous les deux ans. De plus, la guerre paraissait très improbable à une grande partie de la population. *"En 1914, personne ne croyait que cette folie serait possible, sauf peut-être quelques professionnels de la politique"*, écrivit avec son immense expérience, le célèbre chirurgien Lyonnais René Leriche dans *"Souvenirs de ma vie morte"*. Contrairement aux prévisions, les premiers mois du conflit furent un désastre, notamment sanitaire. Les plaies souillées par des corps étrangers (débris vestimentaires ou tellurique, éclats d'obus, de mines, de grenades etc.), évoluèrent dans leur grande majorité vers l'infection, compliquée par le téta-

nos et la redoutable gangrène. On n'avait point tenu compte des avertissements du professeur Théodore Weiss et même, plus relativement, du médecin inspecteur général Delorme. Après les guerres des Balkans (1912 et 1913), on avait omis l'émergence des armes nouvelles causant des blessures multiples dues aux shrapnels et aux mitrailleuses, les gros délabrements, notamment de la face, dus aux obus et aux grenades et plus tard, aux atteintes par les gaz.

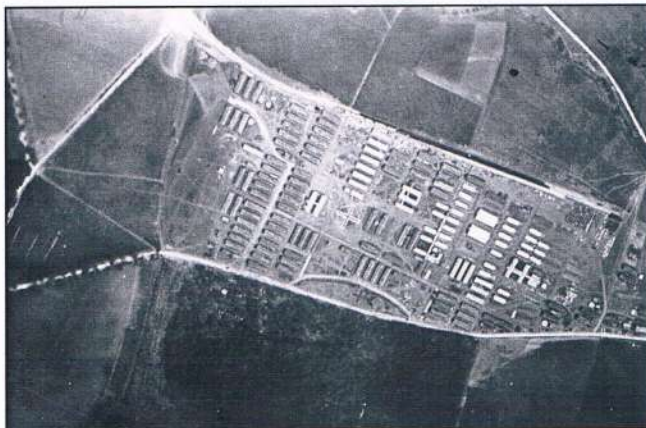
Une nouvelle logistique santé. Devant ce désastre sanitaire, les réflexions critiques des médecins et surtout des chirurgiens aboutirent à une réorganisation rapide et totale du Service de santé aux armées. L'évolution naturelle de la plaie de guerre fut mieux comprise et l'on étudia les lésions locales dues à la force de pénétration du projectile. Le risque infectieux des plaies de guerre fut reconnu.

À l'Académie des Sciences, le 22 septembre 1914, Delorme reconnut ses erreurs : " La chirurgie des premières lignes ne doit plus se contenter des actes opératoires qu'elle pratiquait jusque là. Elle doit faire elle-même tout le nécessaire. La règle de l'abstention systématique, excellente lorsqu'il s'agit de balles de fusil, ne saurait s'appliquer aux balles des shrapnells et aux éclats d'obus. C'est la règle inverse qu'il faut suivre. On avait jusqu'ici des raisons de reporter à l'arrière la chirurgie active ; les circonstances obligent à la concentrer en partie et résolument à l'avant. A situations nouvelles, dispositifs nouveaux.

Le 15 octobre 1914, une direction générale du Service de santé fut créée au Grand Quartier Général. Le médecin inspecteur général Chavasse, ancien professeur agrégé de chirurgie du Val-de-Grâce, fut placé à sa tête. Sous son impulsion, le fonctionnement du Service de santé allait s'adapter. D'abord, par une accélération de la relève des blessés et de leur évacuation. Ensuite, par une réorganisation totale des hospitalisations. Entre le 17 août et le 31 octobre, tous les médecins non mobilisés furent rappelés et l'on en compta alors 15 353. Le 26 novembre, une circulaire prescrivit de mettre les chirurgiens les plus confirmés au plus près du front, afin de traiter le maximum de blessés, le plus vite possible, dans des structures hospitalières performantes avec des matériels de plus en plus modernes.

La chaîne des évacuations. Pendant la période de stabilisation, le poste de secours régimentaire ou de bataillon était fixe et balisé, sa position connue des troupes. C'était le lieu où le blessé, transporté par les brancardiers du régiment, était examiné par un médecin qui pratiquait les premiers pansements, les immobilisations, les injections antitétaniques et rédigeait la fiche médicale de l'Avant. Les blessés

étaient ensuite transportés par les brancardiers divisionnaires jusqu'à l'ambulance chirurgicale ou au groupement d'ambulances où un premier triage était réalisé. L'évacuation par les brancardiers divisionnaires se poursuivait vers l'hôpital d'origine d'étapes (HOE 1) ou de première ligne, à une distance de 5 à 30 km. Nous allons voir plus longuement les étapes suivantes dont le transport était fait par les groupes de brancardiers de corps d'armée et les véhicules des sections sanitaires.



HOE de Bouleuse (1917), vue aérienne

Une réorganisation totale des hospitalisations. Les hôpitaux de la Zone des armées furent totalement redéployés, afin de permettre le triage des blessés et un traitement précoce de leurs blessures, au plus près du front. Cette restructuration fut facilitée par la stabilisation du front à partir de novembre. Les ambulances chirurgicales de premières lignes, déployées à une quinzaine de kilomètres, se spécialisèrent afin d'opérer les blessés présentant une extrême urgence ou de mettre les autres en condition d'évacuation. À la fin de 1915, on y adjoignit des ambulances spécialisées très mobiles, les ambulances automobiles chirurgicales, "auto-chirs". À côté des ambulances, de grands centres hospitaliers qualifiés d'hôpitaux d'évacuation (HOE) ou d'origine d'étape(s), ont été déployés dans la Zone des armées, sous forme de baraquements ou en dur. Leur échelonnement par rapport à la ligne de feu évolua notablement au cours du conflit. Leur implantation, leur importance en nombre de lits, leur double fonction d'hospitalisation et d'évacuation était fonction de considérations d'ordre militaire et d'ordre technique. Néanmoins, leur mission principale fut de recueillir les blessés et malades venant des postes de secours ou des ambulances, d'arrêter ceux qui étaient devenus intransportables et les blessés graves, d'évacuer vers l'arrière ceux qui pouvaient l'être et de traiter sur place ou dans des formations souvent spécialisées, à proximité, ceux qui ne pouvaient être évacués à longue distance, enfin de garder dans la Zone des armées, ceux dont l'évacuation vers l'arrière ne s'imposait point.

À ces hôpitaux il convient d'ajouter les hôpitaux complémentaires, plus ou moins annexés aux HOE ou correspondant à certaines spécialités : centres pour petits blessés, gazés, fracturés des membres, tête et cou, médecine, contagieux, dermato-vénéréologie⁽¹⁾, neurologie et psychiatrie. Ils sont souvent étiquetés "Temporaires". Ils ont joué un rôle non négligeable dès 1915, en facilitant le fonctionnement des HOE auxquels ils étaient annexés lors des afflux importants de blessés mais ils ont également traité de nombreux blessés de manière autonome, avant leur évacuation vers les hôpitaux de l'Intérieur. On comptera 69 hôpitaux de ce type

en 1918. Leur position à la limite de la Zone des armées, entre la Zone de l'Avant et celle de l'Arrière, leur évitait d'être bombardés.

Le très grand nombre de blessés légers, pansés dans les postes de secours ou les ambulances divisionnaires, risquait d'encombrer les HOE qui constituaient les filtres obligés entre l'Avant, la Zone des étapes et celle de l'Intérieur. Des dépôts d'éclopés et de convalescents furent créés dès le mois de septembre 1914, au niveau des corps d'armée ou des armées.

Dans le cadre de cette revue, nous évoquerons plus spécifiquement ces HOE durant l'année 1915, lors des deux batailles de Champagne, en hiver et à la fin septembre, puis en avril 1917, notamment lors des batailles des Monts de Champagne et du Chemin des Dames, enfin lors de l'offensive allemande de juin 1918.

En 1915, les Hôpitaux de première ligne ou HOE primaires ou HOE 1, construits sur le même modèle, étaient installés au plus près des divisions, de 15 à 25 kilomètres de la ligne de feu. Les hôpitaux de deuxième ligne ou HOE secondaires (futurs HOE 2), étaient situés dans les gares importantes de la Zone des étapes de l'armée, de 50 à 150 kilomètres des lignes, leur mission principale était le traitement et l'évacuation des blessés, préalablement triés dans les HOE 1. Ils formaient également une réserve de personnels sanitaires, des centres d'instruction et de perfectionnement technique pour les officiers du Service de santé (comme à l'HOE de Bouleuse, par exemple). Ils purent ensuite traiter les contagieux et les gazés. Ainsi le 25 septembre 1915, on comptait 74 équipes chirurgicales au sein de la IV^e armée.

À la fin de 1915, la capacité de ces HOE était généralement de 3 000 lits, répartis en trois blocs de 1 000 lits. Les hôpitaux d'évacuation de troisième ligne (HOE 3), appelés également hôpitaux d'évacuation des gares régulières (Troyes et surtout de Saint-Dizier) se situaient à la limite de la Zone des armées et de la Zone de l'Arrière. Les blessés ne pouvant poursuivre leur évacuation y étaient opérés. Ceux présentant une blessure relativement légère, ne nécessitant pas d'évacuation vers l'Arrière étaient renvoyés vers la Zone des armées. Cependant, il convient de noter que cette organisation théoriquement parfaite, eut quelques difficultés : des blessés qui auraient dû être descendus du train et traités sans tarder ont parfois poursuivi leur voyage. "*L'heure de la pratique intégrale de la chirurgie d'évacuation n'était pas encore venue.*" (Médecin inspecteur général Mignon)

La transformation de la 7^e Direction en sous-secrétariat d'État au Service de santé, dirigé par Justin Godart, eut lieu en juillet 1915, au moment où la première grande offensive d'automne était en préparation. Le groupe d'armées du général de Castelnau et en particulier la II^e Armée du général Pétain s'installaient sur les lignes de Champagne. Les médecins inspecteurs d'armées eurent la responsabilité du Service de santé de l'Avant. Une douzaine d'"autochirs" avaient gagné le front. Chaque corps d'armée avait son ambulance chirurgicale ; des sections sanitaires automobiles nombreuses permettaient l'évacuation rapide et assez lointaine des blessés ; jusqu'à une trentaine de kilomètres en arrière des lignes dans des hôpitaux, des écoles transformées ou des baraquements qui servaient à l'hospitalisation. À Sainte-Ménéhould, à Châlons, à Cuperly, à Vitry-le-François, des formations hospitalières s'équipaient avec un personnel déjà entraîné et d'assez importantes ressources. Mais selon Abram, on ignorait toujours la manière de les utiliser au mieux. Les consignes étaient varia-



Archives Val de Grâce

Sainte-Menehould. Bataille de Champagne (août 1915)

bles d'une armée à l'autre, des cloisons étanches subsistaient, il n'y avait pas de suivi régulier dans la passation des blessés à telle ou telle ambulance compte tenu des mouvements des corps d'armée et des divisions. Le schéma d'ensemble fut semble-t-il le suivant : des ambulances divisionnaires assuraient le triage des blessés et leur immatriculation, gardaient les mourants, dirigeaient les graves sur les formations chirurgicales de corps d'armée qui, à une dizaine de kilomètres de la ligne de feu, constituaient derrière chaque corps d'armée, de petits îlots opératoires. *"C'était trop simple pour être pratique. Tous les corps d'armée ne s'engageaient pas à la même heure, exactement dans les mêmes conditions, et ne souffraient pas de façon identique. Alors ces pauvres petites formations, trop restreintes pour avoir une réceptivité assez élastique, étaient souvent assaillies brusquement par une affluence considérable de blessés ; tandis qu'à côté, le calme presque absolu régnait. On n'envisageait pas d'hospitalisation des nombreux blessés du 15^e CA dans des ambulances du X^e et la IV^e armée devait ignorer ce qui se passait à la III^e"* (Abram)

De 1916 jusqu'à la reprise de la guerre de mouvement en 1918, on décida la construction d'hôpitaux d'évacuation disposant de 15 à 18 équipes chirurgicales et de 800 infirmiers, selon un plan d'ensemble, inauguré en Picardie à la VI^e

armée, au début de la bataille de la Somme (1^{er} juillet 1916). Tous les HOE étaient construits sur les mêmes plans d'ensemble avec toutefois des variantes liées à la topographie des lieux et aussi aux adjonctions successives, notamment des autochirs. Les nouveaux plans élaborés par la Direction de l'Arrière comportaient le regroupement des locaux de réception, d'hospitalisation, d'opération, de radiologie et d'évacuation le plus souvent par voie ferroviaire dans une même enceinte, mais indépendants vis-à-vis des gares. Ils remplissaient une double fonction d'hospitalisation et d'évacuation qui se concrétisait souvent par une répartition très claire des locaux, soit dans des bâtiments séparés, soit dans un seul grand bâtiment de part et d'autre d'un couloir central. Lorsqu'une "autochir" était mise en fonctionnement à côté de l'HOE, le secteur chirurgical avec radiologie qu'elle représentait se situait entre évacuation et hospitalisation.

Ainsi, l'HOE d'abord organe de triage et d'évacuation devint un centre hospitalier souvent très important, assurant simultanément les deux fonctions de triage et d'évacuation avec une capacité pouvant aller jusqu'à 2 000 et même 3 000 lits. La distance habituelle de ces HOE par rapport à la ligne du front était de 25 à 30 km. Le nombre des baraquements formant l'hôpital pouvait atteindre 60 voire 80. Le quartier d'hospitalisation pouvait atteindre 500 à 600 lits et la capacité de certains hôpitaux fut même portée lors de l'offensive du Chemin des Dames à 3 000 lits. Dans la plupart, le compartimentage en blocs était particulièrement rationnel avec un bloc de grands blessés (auto-chirurgicale), un bloc de petits et moyens blessés où travaillaient des équipes chirurgicales détachées dans des pavillons opératoires distincts (souvent à 3 salles d'opération à 2 tables chacune avec des locaux annexes : déshabillage, préparation, radiologie). Il y avait encore un bloc des gazés, un bloc d'évacuation, un bloc du personnel.

Mais une adaptation aussi spectaculaire ne s'est pas faite sans difficulté. Le 17 janvier 1917, la Direction du Service de santé au Grand Quartier Général fut supprimée. Le médecin inspecteur général Chavasse fut remplacé par un officier subalterne d'état-major qui décidait seul de l'organisation des évacuations sanitaires.

⁽¹⁾ Tel le "célèbre Lazaret" de Saint-Hilaire au Temple pour vénériens, galeux, pailleux.

La suite de cet article paraîtra dans le prochain bulletin.

Les aérostiers de la IV^e Armée. Réponse à un lecteur

Un fidèle lecteur ému par la précision toute relative de la liste des Compagnies d'aérostiers (bulletin de juin 2008, page 16), nous a adressé une mise au point très documentée et complète sur le Corps des aérostiers, malheureusement trop longue pour être reproduite. Il signale qu'en juillet 1915 en vue de l'offensive de septembre, le Commandement avait réparti les compagnies d'aérostiers entre les trois Armées qui combattaient en Champagne, à raison de cinq à la IV^e Armée, quatre à la II^e Armée et trois à la V^e Armée. Mais il ne faut pas rapprocher cette liste d'unités de celle, non exhaustive, que nous publions pour l'année 1918.

GF

Parution récente

L'Armistice du 11 novembre - Objets, documents et souvenirs du patrimoine militaire. (format 165x220, 160 pages, 15 euros)

Cet ouvrage abondamment illustré, co-édité par le Ministère de la Défense et les Éditions Gourguiff Gradenigo, étudie tous les aspects de la Victoire, des armements utilisés de part et d'autres - notamment ceux élaborés au cours des quatre années précédentes -, aux portraits de ceux dont le nom reste associé à la Grande Guerre, aux sacrifices et traumatismes que le conflit a imposé aux belligérants.

Ouvrage collectif, il est largement le fruit du travail de notre adhérent Franck Beaupérin.

Renseignements : Ed Gourguiff Gradenigo 01 48 18 22 77 e-mail : gourguiff.gradenigo@papier-and-co.fr

MANIFESTATIONS DE L'ANNEE 2009

Samedi 21 mars : conseils d'administration de la Fondation et de l'A.S.M.A.C. à Paris. ravivage de la Flamme, à 18h, avec les associations de la Coordination du Souvenir des Combats en Champagne.(C.S.C.C.)

Samedi 4 avril : assemblée générale à Souain-Perthes les Hurlus, à 10h30

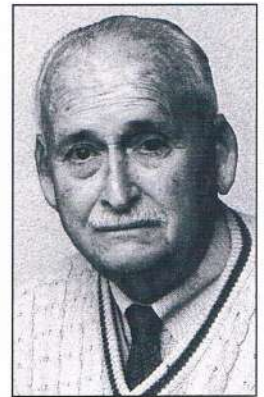
IN MEMORIAM	
Madame BERGERON, à Luzancy Monsieur Yves BOHEE, à Pleubian Madame Adrienne BONGARD, à Laval	Monsieur Jacques FELTIN, à Villevallier Monsieur Michel HELIOT, à Versailles Monsieur Hervé BAZIN de JESSEY, à Château Renault

En souvenir d'Hervé BAZIN de JESSEY.

Notre ami Hervé BAZIN de JESSEY est décédé le 30 septembre 2008 à Château Renault.

Il était un pilier de Navarin. Il fut en effet pendant, de longues années, le secrétaire général à la fois de l'Association et de la Fondation. Et chacun connaissait son activité incessante, sa parole toujours directe et parfois tranchante, son profond dévouement.

Son père, officier, avait servi à l'état-major du Général Henri Gouraud, à Paris. Dès qu'Hervé prit sa retraite, il se présenta au Général Philippe Gouraud, président de l'ASMAC, et se mit à sa disposition, devenant son état-major à lui tout seul, s'occupant de la marche de l'Association, du bulletin, des contacts parisiens, de l'érection de la statue du Général H. Gouraud, près des Invalides... Et à partir de 1994, tout en abandonnant sa fonction avec un parfait désintéressement pour laisser la place à une équipe renouvelée, il fut pour moi, nouveau président, un conseiller avisé et écouté, notamment pour préparer le 80e anniversaire en 1998.



Avec Jean-Eric Prételat qu'il seconda tout aussi efficacement à la Fondation, nous étions cinq à l'accompagner le 3 octobre en l'église de Château Renault et jusqu'au caveau de sa famille. Merci, Hervé.

X. Gouraud

APPEL DU TRESORIER

Plus de cent adhérents n'avaient pas payé leur cotisation 2008 au 1^{er} octobre, et parmi eux, 24 n'avaient pas réglé la cotisation 2007. Le 10 novembre plus de 50 ne sont pas encore à jour... Cela nous inquiète.

Au moment d'envoyer votre cotisation, pensez que :

- l'édition et l'expédition du bulletin, les lettres de rappel et les reçus fiscaux ont coûté en 2008 près de 6 euros par adhérent,
- ceux qui sont imposables, en versant 25 euros, récupèrent 16,5 euros sur leurs impôts, et ne déboursent en réalité que 8,5 euros.

Pour pouvoir continuer à aider la Fondation à assurer le simple "petit entretien" du Monument, nous sommes obligés de faire appel à vous, et à votre aide pour trouver de nouveaux adhérents. La cotisation minimum est maintenue à 8 €.

Toutefois, nous vous demandons d'être plus généreux si vous le pouvez et nous vous en remercions par avance.

Où en êtes-vous de votre cotisation ? Pour le savoir, regardez l'étiquette indiquant votre adresse sur la grande enveloppe blanche d'envoi du bulletin. Au dessus de votre adresse figure un chiffre :

- 08 : vous avez réglé la cotisation en 2008, - 07 : vous avez cotisé en 2007 mais pas en 2008, - 06 : vous n'avez pas cotisé après 2006, c'est votre dernière chance de recevoir le bulletin, car vous serez rayé des listes dans 3 mois !

POUR ADHERER A L'ASSOCIATION

Il vous suffit d'adresser la demande, indiquant les nom et adresse, accompagnée d'un chèque d'un montant minimum de 8 Euros, à

A S M A C - 4, rue des Condamines - 78000 VERSAILLES

L'adhésion vous permettra de recevoir nos deux bulletins annuels. Le dernier bulletin paru vous sera adressé immédiatement. Grâce à vous, de nouveaux adhérents nous ont rejoints en 2008. Faites connaître notre association, faites adhérer vos amis(es).

**ASSOCIATION DU SOUVENIR
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE**

Siège social : 38 rue Boileau 75016 PARIS

Correspondance : 4 rue des Condamines 78000 VERSAILLES

**FONDATION DU MONUMENT
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE
ET OSSUAIRE DE NAVARIN**

10 rue de l'Eglise - 51510 THIBIE

Responsable de la publication : Georges FEYDEL

Imprimeur : EDIT EVENEMENTS de CHALONS EN CHAMPAGNE - ISSN : 1763-3524.